

## Qui étaient ces étudiants ?

MAYER R.

Professeur émérite

Quel élan poussa des jeunes gens à prendre une inscription en 1834 dans cette nouvelle institution qu'était l'Université libre de Belgique et qui deviendra de Bruxelles en 1842. L'entreprise était en effet hasardeuse car l'institution ne disposait d'aucun local, n'avait pas de moyens financiers et un corps professoral devait être recruté alors qu'elle voulait s'opposer à une autre institution et aux forces réunies de l'Eglise avec ses inépuisables ressources.

Il y eut toutefois peu de difficultés pour trouver des professeurs qui allaient avoir la responsabilité d'éduquer les étudiants inscrits en Faculté de Médecine. En effet, en 1798, le sieur Terrade avait obtenu de la municipalité l'autorisation d'enseigner toutes les branches de l'art de guérir y compris la pratique des dissections. 1813 vit une amélioration de la qualité de l'enseignement, un programme des études fut édité et six professeurs constituèrent le corps professoral. Cet enseignement persista sous le régime hollandais pour fusionner en 1834 avec la nouvelle Faculté de Médecine.

L'argent manquait. Aussi fit-on appel à la générosité des citoyens. La liste de souscription permit de réunir 459 donateurs. La ville de Bruxelles fut très généreuse, le bourgmestre Ruppe accorda un subside et mit le Musée à la disposition de la jeune université et de ses douze professeurs.

96 étudiants s'engagèrent dans cette entreprise hasardeuse dont 53 en Faculté de Médecine.

Une loi de 1835 déterminait les matières à enseigner et créait les titres académiques de candidat et de docteur. Les examens devaient être présentés devant un Jury d'Etat, composé de sept membres dont deux étaient choisis par le Sénat, deux par la Chambre des Députés et trois par le Gouvernement. On comprend que ce jury était politisé et il y eut des abus inacceptables. Ainsi en 1842, on ne trouvait dans ce jury aucun professeur de l'ULB mais six de Louvain. Les matières des examens étaient mal définies et les membres du jury n'étaient pas toujours des membres d'un corps professoral universitaire.

La jeune université bruxelloise connut des moments difficiles. Si elle comptait 279 étudiants au cours de l'année académique 1839-40, ce nombre tombait à 179 en 1840-41 et à 170 l'année suivante. L'Université quittait le Musée en 1842 pour investir le Palais Granvelle mais les locaux de la Faculté de Médecine étaient défectueux, l'auditoire était humide, mal éclairé et peu aéré. Il était difficile pour l'étudiant de suivre une démonstration, aussi l'absentéisme devint inquiétant. L'existence de l'Université était un miracle permanent car les ressources financières étaient maigres. En outre, les médecins des hôpitaux Saint-Pierre et Saint-Jean formaient deux camps ennemis. Mal payés, les professeurs négligeaient leur enseignement.

Les autorités universitaires décidèrent que toutes les cliniques devaient être données avec conscience et régularité et que tout professeur manquant à sa leçon ou arrivant une demi-heure après le temps fixé devrait payer cinq francs d'amende ! La situation était alarmante. En outre les jurys des examens étaient défavorables pour les étudiants de l'ULB aussi ceux-ci quittaient le navire en perdition. La Faculté de Médecine vit son nombre d'étudiants tomber à 34. Des miracles se produisent parfois même en milieu non clérical. L'Université atteignait l'autonomie financière en 1847 et les élections législatives amenaient une majorité libérale au pouvoir. Dorénavant, chaque jury d'examen serait composé d'un membre d'une université d'état (Gand, Liège) et d'une université libre (ULB, UCL). Enfin, la loi de 1876 donnait le droit aux universités de conférer les titres académiques.

Pour son 50<sup>e</sup> anniversaire, l'ULB comptabilisait 1680 étudiants. La partie était gagnée grâce à la ténacité du pouvoir organisateur qui n'avait jamais douté du succès ; c'était une victoire de l'indépendance de la pensée et de la raison.

Progressiste, l'Université accordait en 1880 l'accès des femmes aux études universitaires. La première étudiante en médecine, mademoiselle Laure Thibaut, obtint la grande distinction en première année.

L'animosité contre l'ULB était vive. « *Le clergé dans la chaire et dans le confessionnal cherchait à en saper la base et la présentait comme un foyer d'erreurs, comme un cercle de perdition... Les journaux cléricaux s'étaient donné pour tâche d'effrayer les familles... L'Université de Bruxelles conduisait la Belgique aux abîmes. Satan lui-même en avait fait son séjour favori, c'est lui qui parlait par la bouche des professeurs, c'est lui qui enseignait l'impiété, le fatalisme, l'athéisme, toutes les abominations et tous les mensonges... Les étudiants devaient être entraînés par les plaisirs de la grande ville en sacrifiant leurs études à toutes les séductions dont ils étaient environnés* »<sup>1</sup>.

L'Université publiait annuellement un palmarès des résultats des examens<sup>2</sup> et donnait des informations au sujet des lieux d'origine des étudiants mais avec une restriction, seuls les noms des étudiants ayant obtenu un « grade » étaient mentionnés, les « satisfaits » étaient omis. Si au cours de l'année académique 1881-1882, 1341 étudiants avaient pris une inscription, ce chiffre atteignait 1979 pour l'année 1889-1890. La Faculté de Médecine promut au cours des 50 premières années 994 docteurs (auxquels on devrait ajouter les « satisfaits »). Le nombre d'étudiants ne cessait donc de croître malgré les attaques incessantes de la presse bien-pensante. Mieux, l'Université devenait internationale, accueillant de 1883 à 1890 1277 étudiants venant d'horizons variés : Indes, Canada, Hollande, Indes portugaises, Malte, Australie, Allemagne, Japon, Turquie, Ile Maurice, Macédoine, France, Bulgarie, Roumanie, Irlande et Angleterre. Jusqu'en 1890, l'Université délivra le diplôme de docteur en médecine à titre scientifique à 67 ressortissants britanniques et à 21 Irlandais.

Les stages avaient lieu à l'hôpital Saint-Jean et à l'hôpital Saint-Pierre qui drainait la clientèle d'une petite communauté au sein de la capitale. « *Un petit nombre de bruxellois, les Marolliens, établis entre l'église de la Chapelle et la porte de Hal, ne parlait ni le français, ni le flamand mais le bargoensch, dialecte truculent, truffé d'expressions qui font image, fait de mots principalement influencés par le français, le flamand, le latin corrompu, l'espagnol, l'hébreu et l'allemand* »<sup>3</sup>. L'histoire ne dit pas comment se déroulait l'interrogatoire du malade marollien par l'élève-médecin venu des Indes, de Macédoine, d'Angleterre ou même de Malines ou de Frameries.

Une question doit être posée : pourquoi ces étudiants étrangers portaient-ils leur choix sur l'ULB ? L'enseignement à l'ULB se faisait en français, langue universelle, véhicule de la pensée et de la culture française, le français à cette époque était souvent la deuxième langue enseignée dans le monde et son prestige était grand car c'était aussi la langue des cours royales et princières. L'ULB était adogmatique, toute obligation d'être adepte d'une religion était bannie. Toutes les Facultés avaient un programme d'études bien défini, en particulier en médecine dont le programme était bien charpenté et où toutes les spécialités médicales étaient enseignées.

Pourquoi les étudiants étrangers n'optaient-ils pas pour une Faculté de Médecine française ? Le décret consulaire du 4 Ventôse de l'an X (22 février 1802) créait l'externat et l'internat auxquels on accédait suite à un concours qui n'était pas organisé par une Faculté de Médecine mais par l'Administration des Hospices. Le nombre d'admis était très limité et on exigeait d'eux une présence quasi permanente à l'hôpital, leur vie était monacale. Les étudiants ayant échoué au concours étaient accueillis dans les hôpitaux comme stagiaires où ils n'avaient qu'un rôle passif, perspective peu encourageante.

Pourquoi des étudiants britanniques prenaient-ils une inscription à l'ULB ? Les études médicales en Angleterre étaient à cette époque organisées au petit bonheur, sans obéir à un plan central. Chacun des douze grands hôpitaux de Londres pouvait entretenir une école de médecine. Pour comprendre le système éducatif médical en vigueur outre-Manche suivons le parcours d'un médecin devenu célèbre et dont la biographie détaillée est disponible<sup>4</sup>. Alexander, Alec pour les intimes, né en 1881, vivait dans la ferme familiale isolée au sein de l'ingrate terre écossaise, mais la plaine campagne avec ses vallons, ses landes et ses rivières était pour Alec et ses frères un terrain d'exploration incomparable pour des garçons curieux et vifs. La nature était le meilleur lieu d'éducation, elle développait leur esprit d'observation. Après avoir fréquenté écoles et internat, Alec réussit l'épreuve du *Senior College of Preceptors* ce qui lui permettait de choisir une des douze écoles de médecine. Son choix se porta sur Saint Mary's Hospital pour la simple raison que cet hôpital abritait une équipe de water-polo, sport que pratiquait Alec. Après avoir suivi l'enseignement théorique, les étudiants étaient admis à l'hôpital où ils se débrouillaient avec l'aide des internes

qui n'en savaient guère plus qu'eux. Alec désirait devenir chirurgien, on lui conseilla de présenter les examens théoriques de chirurgie qu'il réussit et, bien que dépourvu d'expérience de la pratique de la chirurgie, il eut droit au titre de *Fellow of the Royal College of Surgeons*. Alec était membre des London Scottish ce qui lui permettait de s'entraîner au tir à la carabine, domaine où il excellait. Or Saint Mary's abritait aussi un shooting club qui participait aux compétitions interhospitalières. Aucun poste n'était vacant en chirurgie et, pour conserver cet excellent tireur à Saint Mary's, on lui proposa un poste en bactériologie, poste qu'Alec accepta avec hésitation. Il y fit toute sa carrière. Le cursus des études médicales en Grande-Bretagne différait fortement du cursus bien structuré de l'ULB tant sur le plan théorique que pratique. On comprend dès lors que de jeunes britanniques aient opté pour l'ULB. Il faut cependant préciser que le système britannique a produit quelques médecins et chirurgiens de grand talent et parmi eux, Almroth Wright, le maître le plus brillant de Saint Mary's, célèbre

bactériologiste, le patron d'Alexander dont le patronyme d'origine flamande était Fleming.

On sait que cet écossais à l'esprit curieux observa en 1928 l'influence délétère d'une moisissure, le *penicillium notatum*, sur une culture de staphylocoques. Malgré le désintérêt du monde scientifique, Fleming persévéra dans ses recherches et, bien plus tard, grâce à la collaboration avec Florey et Chain, la pénicilline devenait le médicament miraculeux contre de nombreuses maladies infectieuses. Prix Nobel en 1945, notre Faculté de Médecine le fit docteur *honoris causa* et son ami Jules Bordet fit son éloge.

Il y a dans la plupart des grandes découvertes scientifiques une part importante de recherches, mais aussi une part du hasard ou d'événement extérieur. Aussi osons-nous conclure en écrivant que le water-polo et le tir à la carabine ont contribué à sauver des millions de vies.

## BIBLIOGRAPHIE

1. Vanderkindere L. L'Université de Bruxelles 1834-1884. Bruxelles:Ed. P. Weissenbruch;1884.
2. Rapports annuels de l'ULB des années académiques de 1881 à 1890. Bruxelles:Editeur Gustave Mayolet;1890.
3. Dumont GH. La vie quotidienne en Belgique sous le règne de Léopold II (1865-1909). Bruxelles:Le Cri;1996.
4. Maurois A. La vie d'Alexander Fleming. Paris:Librairie Hachette;1959.

### CORRESPONDANCE

R. MAYER  
Rue André Fauchille, 16 - 1150 Bruxelles  
E-mail : raymayer@skynet.be